

## CHARRON, MARCELIN (1844-1921)

CHARRON, Marcelin. fabricant de malles, propriétaire d'un moulin à scie et à farine, né le 1<sup>er</sup> novembre 1844 vraisemblablement dans les Basses-Laurentides, décédé le 3 novembre 1921 à Namur, Québec. Il est inhumé au cimetière de l'endroit. Il avait épousé Céline Rochon le 3 janvier 1871.

Nous ne lui connaissons pas de photo

Marcelin Charron est né dans une famille catholique le 1<sup>er</sup> novembre 1844. Il nous est cependant difficile de préciser son cheminement. Tout nous laisse à penser que ses parents, Marcel Charron et Émilie Boucher sont de la région des Basses-Laurentides (Sainte-Scholastique ou Saint-Augustin, par exemple), mais nous n'avons pu les retrouver. Son épouse, Céline Rochon, fille d'André Rochon et Julienne Hébert, est née à Saint-Augustin (Deux-Montagnes) le 15 mai 1850, dans une famille qui ne comporte que des filles.

Marcellin semble aussi faire partie des premiers convertis de la mission de Belle-Rivière commencée en 1840 mais qui seraient venus à Montréal dès les années 1860. Marcelin Charron signe en effet comme témoin au baptême de Marcelin-Albert Piché, né le 9 novembre 1866, fils de Pierre Piché et Émilie Filion, « originaires de Sainte-Scholastique », dit explicitement l'acte du 14 janvier 1867 à l'église évangélique de la rue Craig, et domiciliés à Montréal. (Son jumeau, François-Ulysse mourra dans l'année.) Ces présences et ces signatures ne font qu'appuyer la conversion de Marcelin au cours de son adolescence et sa venue en ville assez tôt.

L'acte de mariage du 3 janvier 1871 le qualifie de « bahutier », de ce vieux mot qui désigne un artisan qui fabrique des coffres, des malles, des bahuts. Ces derniers étant alors des meubles en forme de coffre avec un couvercle bombé, généralement en bois, parfois recouvert de cuir comme on en trouve encore au Québec. Ce sera son métier à Montréal de 1871 à 1893. Il est toujours donné comme fabricant (trunkmaker) et non simplement comme vendeur. On peut le suivre dans les annuaires Lovell. En 1875, il met en évidence qu'il fabrique des malles et des parapluies, rue Saint-Joseph d'alors, qui est en réalité la rue Notre-Dame par la suite. Il s'occupe sans doute aussi du cuir, car exceptionnellement en 1877, on l'identifie comme « manufacturier de chaussures et de bottes ». En 1881, sa boutique est toujours rue Notre-Dame, mais il réside dans Hochelaga jusqu'en 1885, puis revient habiter près de son travail par la suite. En 1889, il semble élargir l'éventail de ce qu'il fabrique y ajoutant des accessoires, puisqu'on parle de « trunks & furniture », et que les parapluies reviennent pour se terminer avec l'indication finale « dry goods », ce qui agrandit son inventaire, mais peut-être n'était-ce une nouvelle formulation qui recouvrait ce qu'il vendait en réalité depuis longtemps.

Du point de vue religieux, il était presbytérien et il est probable qu'il se soit rattaché à la paroisse Saint-Jean à Montréal dont il a dû constituer un pilier. Son épouse

l'a accompagné tout au long de son séjour et lui a donné au moins huit enfants [Marcelin-Pierre, 1873, Arthur M., 1878, Émélie, 1880, Wally, 1881, André-Ernest, 1883, Charles, 1887, Frédéric, v1888, et finalement Adrienne, 1895, trois d'entre eux au moins ayant vécu jusque dans les années 1960.

Ses fréquentations à la paroisse tout comme la proximité du commerce de Michel Favier, rue Notre-Dame, lui ont fait connaître un village de colonisation dans le canton de Suffolk, appelé Namur par les premiers colons venus de Belgique. En 1892, à près de cinquante ans, il décide de s'installer dans ce hameau largement protestant, à quelque 30 km au nord de Montebello et de la gare de chemin de fer. Il s'établit en fait à Saint-Émile-de-Suffolk, six kilomètres encore plus au nord. Pour bénéficier du mouvement d'exploitation de la forêt d'alors, il y construit une scierie qui sera longtemps en activité. Quelques témoignages d'époque nous permettent de repérer sa présence. Elisabeth Rault parle ainsi de son père<sup>1</sup> : « En 1893, Hippolyte J. Rault se décida d'avoir enfin une maison convenable, sa 4<sup>e</sup> maison. Avec ses fils, ils coupèrent des arbres, les charroyèrent à la scierie de Mr. Marcelin Charron. Il fit scier tout le bois qu'il faisait pour bâtir, il creusa sa cave, une très belle cave avec un solage de pierre 25 x 30 ».

Il est clair que les scieries de l'époque sont d'abord fonctionnelles et visent à fournir des matériaux de construction aux colons pour se bâtir. Plus loin, elle précise encore l'importance de sa contribution : « Quand le moulin de Mr. Charron fut bâti, de l'autre côté de St-Émile, tout le monde allait [y] faire moudre leur grain et scier leurs billots. C'est lui qui donnait de l'ouvrage à tout le monde à tour de rôle. Mr. Etienne y travailla jusqu'à sa mort. Mr. Novello fut le bras droit de Mr. Charron, et aussi le gardien du moulin après la mort de Mr. Charron [1921]. Ce bon vieux moulin est maintenant remplacé par une maison d'été. »

Les distances ne l'empêchaient pas de participer à la vie du village de Namur et d'y fréquenter régulièrement la paroisse. L'église y fut construite en 1899. Par ailleurs, la première commission scolaire de Namur datait de 1888 et était représentée par les syndics Michel Favier (voir sa biographie), Hyppolite Blanc et William Harman, et devait voir à l'éducation des enfants de trente-huit contribuables, qui formaient « La Commission scolaire dissidente de Suffolk. [...] Le terrain sur lequel est bâtie l'école devant l'église fut acheté par M. Charron en 1898, pour cinq dollars, et la construction de l'école coûta 310\$. Cette école servit les écoliers de Namur jusqu'en 1924. »

Le *Lovell des affaires* de la Province de Québec pour 1915-1916 nous indique que le village lui-même est toujours modeste et n'a que 60 habitants. M. Charron est à la fois maître de poste, responsable d'un moulin à scie et d'un moulin à farine en plus de s'occuper du magasin général. Il existe deux autres magasins de cet ordre sur le territoire, aux mains de Charles Favier et de E. Demoors. H. Pominville est forgeron, Émile Favier tient l'autre moulin à scie et E. Lacoste fabrique du fromage. Il y avait tout de même un hôtel, celui de Jean Benda qui avait ainsi transformé le magasin de M. Maloot des débuts de la colonie.

---

<sup>1</sup> Conseil d'organisation des Fêtes du centenaire, *Namur 1870-1970, Progress Together – Progrès ensemble*, album souvenir bilingue, juillet 1970, 40 p., ici p. 29.

On devine à travers cela le rôle central qu'a joué Marcelin Charron à Namur et dans la région au cours des derniers vingt-cinq ans de sa vie. Le rapprochement avec les Favier s'était accentué avec le mariage le 22 octobre 1901 de sa fille Émilie (1880-1967) avec Émile Favier (1876-1970) qui prendra la relève de son père et continuera de s'occuper du magasin général et de la scierie à Namur assurant la continuité familiale. Au moment de son décès, le 3 décembre 1921, Marcelin Charron avait 75 ans et il a été inhumé au cimetière du village. Son épouse restera sur place et ne mourra que le 19 juin 1928.

31 août 2015

Jean-Louis Lalonde

### **Sources**

\*\*\*, *Namur 1870-1981, 111<sup>e</sup> anniversaire, Cahier souvenir Festival des bûcherons, 26 juin au 5 juillet 1981*, 62 p. illustrées, spécialement « La petite histoire de Namur », p. 1-21, pages impaires.

Ancestry.ca pour la famille.

Conseil d'organisation des Fêtes du centenaire, *Namur 1870-1970, Progress Together – Progrès ensemble*, album souvenir bilingue, juillet 1970, 40 p., spécialement « Histoire de Namur », par Georges Desjardins, p. 13, « Il est venu de France... pour s'établir à Namur » par Elisabeth Rault, p. 28-29.

Lalonde, Jean-Louis, « Michel Favier » pour les débuts de Namur (voir biographies).

Lovell, *Annales de Montréal 1866-1896 et Annuaire d'affaires pour le Québec 1915*.